

Jasna Samic

Les contrées des âmes errantes

M.E.O.

roman

Jasna Samic

LES CONTRÉES DES ÂMES ERRANTES

Roman



M.E.O.

Note de l'éditeur

Nous avons utilisé dans cet ouvrage la transcription officielle des signes diacritiques de la langue croate-serbe-bosnienne-monténégrine.

LETTRE	PRONONCIATION
Č – č	Tch (comme dans « tchador »)
Ć – ć	Tch plus léger, entre « tch » et « tj »
Đ – đ	Dj (léger, quasi comme dans « Dieu »)
Dž – dž	Dj (plus sonore, comme dans « Djakarta »)
Š – š	Ch (comme dans « Cheval »)
Ž – ž	J (comme dans « jeu »)
REMARQUE	
C – c	Se prononce Ts (comme dans « Tzar »)
G – g	Se prononce systématiquement comme le « G » de Gaston
J – j	Se prononce Y (comme dans « yatagan ») « Sarajevo » se prononce donc « Sarayévo »

Par ailleurs, on fait aujourd'hui la différence entre « Bosnien » (traduction de « Bosanac », habitant de la Bosnie) et « Bosniaque » (traduction de « Bošnjak », Musulman de Bosnie, avec majuscule du temps de la Bosnie communiste pour marquer qu'il ne s'agit pas nécessairement de fidèles de l'islam, mais bien de descendants des Bosniens islamisés du temps de l'Empire ottoman, quelles que soient aujourd'hui leurs convictions religieuses ou philosophiques). Cette distinction n'est toutefois pas toujours faite dans l'ouvrage, puisqu'elle n'existait pas du temps où se déroulent de nombreuses parties du récit.

Quant à la langue parlée en Bosnie, des discussions sans fin tentent de la définir. L'ancien serbo-croate se déclinait en plusieurs versions et trois prononciations, l'ékavien, l'iékavien (ou jékavien) et l'ikavien. Aujourd'hui, officiellement, il s'est séparé en quatre langues, serbe, croate, bosnien et monténégrin. Selon les nationalistes, en Bosnie, les Serbes parleraient serbe, les Croates croate, les Bosniaques bosnien (traduction de *bosanski*). Avec le problème que cette dernière dénomination se rapporte aussi à une langue archaïque aujourd'hui disparue. Tous les Bosniens parlent en fait la même langue, avec des variantes plus régionales que liées aux « nationalités ». Par contre, les Serbes l'écrivent plutôt en caractères cyrilliques, les Bosniaques et les Croates en caractères latins.

Livre I
TROIS FEMMES ET UN LONG SIÈCLE

L'homme commet des erreurs,
Dieu pardonne, je ne suis pas Dieu.

Shakespeare

Paris, 2012

Je fixe les briques jaunâtres en face de mon balcon, jette un coup d'œil sur la cour : une prison en plein Paris, bien qu'elle ait été récemment embellie au goût des spéculateurs qui vont bientôt nous vendre, briques et locataires confondus.

Mon voisin, à sa fenêtre, glapit dans son portable.

J'ouvre *Une histoire d'amour et de ténèbres.* Un passage me laisse bouche bée : « Je suis né et j'ai grandi dans un rez-de-chaussée exigu, d'environ trente mètres carrés ; mes parents dormaient sur un canapé qui, une fois ouvert pour la nuit, occupait presque entièrement l'espace, d'un mur à l'autre de la chambre. De bon matin, ils l'escamotaient, dissimulaient la literie dans les ténèbres du coffre, ils rabattaient le matelas, repliaient et refermaient l'ensemble avant de le recouvrir d'une housse gris clair où ils jetaient quelques coussins orientaux brodés, effaçant les traces de la nuit. La pièce servait à la fois de chambre à coucher, de bureau, de bibliothèque, de salle à manger et de salon. »

La description parfaite de cet appartement parisien où j'ai habité seule, puis avec mon fils né à Paris, et où, dans les années 90, j'ai fait venir Aliocha. Comme si c'était mon fils qui le décrivait, bien que l'auteur y peigne son enfance en Israël. Les bons écrivains parlent à notre place, relatent notre propre vie, nous consolent ou nous irritent ; si nous avons tant besoin d'eux, c'est que nous ne nous sentons pas à l'aise dans notre existence « ici-bas », sans pour cela croire à un autre monde. À moins que l'Au-delà, comme jadis, ne représente les Enfers, nos enfers, nos seuls véritables palais ?

À l'image de la famille d'Amos Oz, qui est « toujours un peu en hiver » – l'une de mes amies, sa compatriote, dit qu'il restera l'éternel candidat au Nobel, puisqu'il écrit des chroniques et non une œuvre littéraire ; m'est-il pour cela encore plus proche ? –, me voici aussi en hiver. Ou bien enfermée dans un automne dont les feuilles mortes ne cessent de me couronner, quand je ne cesse de les piétiner de mon pas toujours pressé. Telle la nature automnale je décline, dépassée

par les vagues de l'Histoire, par toutes sortes d'aventures et mésaventures, tout en restant celle de naguère, jeune dans ma tête et mon esprit comme disent les vieux, et aussi lasse qu'eux.

Pour chasser mes ruminations amères, je pense à F.S. Fitzgerald et je souris en lui donnant raison ; pourquoi ne pas abandonner la modestie et se juger ainsi que le narrateur de *Gatsby le magnifique* ? « Chacun de nous soupçonne qu'il possède pour le moins une des vertus cardinales, et voici la mienne : je suis une des rares personnes honnêtes que j'aie jamais connues ». C'est vrai, je me le récite en souriant à mon image ridée dans la glace. J'éclaterais de rire si j'étais de bonne humeur. Néanmoins, j'ai beau faire comme Fitzgerald étalage de tolérance, je dois m'avouer que la mienne a atteint ses limites.

Hier se tenait une réunion des locataires. Une dizaine de *requins* s'y sont évertués à nous persuader que notre bonheur consiste à être expulsés avec d'autres familles qui occupent trois cents appartements de cet immeuble, afin qu'ils puissent les rénover pour les revendre beaucoup plus cher. Nous, qui vivons ici depuis plus de trente ans, sommes prioritaires, et le mètre carré ne coûtera que dix mille euros, un peu moins que mes revenus annuels. Il y avait dans l'assemblée des personnes instruites et même quelques juristes, qui ont émis un râle semblable aux abois des chiens à la lune.

Parmi lesdits requins, une fille bien en chair vêtue d'une robe noire ajourée de partout, comme si on l'avait lacérée au cutter, le teint hâlé alors qu'il fait 3 °C à Paris, nous fixait de ses yeux sombres, inexpressifs, au-dessus desquels le khôl noir brillait tel un astre malsain. Elle blessait notre regard de locataires qui, selon la stricte légalité du pays des Droits de l'Homme, serons bientôt priés de déguerpir au terme de procédures on ne peut plus charmantes. Tandis que cette spéculatrice en chef, directrice de la société immobilière, nous l'expliquait, sous sa robe noire vibrait sa chair au rythme des articles de loi qu'elle scandait à pleine voix, et son double menton me semblait prêt à rejoindre son ventre. Clouée à mon siège, je pensais qu'il serait plus « propre » et surtout plus rapide, peut-être moins douloureux, de nous expulser sans ces explications fallacieuses, ces fausses

excuses, ces mensonges même, qui nous faisaient perdre à jamais des heures précieuses.

Les businessmen alignés en tenue de réception derrière une longue table sont restés muets du début à la fin. Ils n'ont pas répondu à nos questions et la grosse directrice s'est empressée d'inviter l'auditoire au « cocktail », un vin médiocre dans des gobelets en plastique et quelques cacahuètes : « Nous y discuterons plus à l'aise ! ».

« Vous allez voir, ne cessait de répéter la dondon dodue, tout sera vendu encore plus cher, vous allez voir ! » Et sa fielleuse incantation sonnait comme une déclaration de guerre, alors qu'ils étaient censés nous proposer un divorce à l'amiable. Parmi les businessmen, un jeune BCBG tiré à quatre épingles s'énervait dès que les juristes de l'assemblée exprimaient leur inquiétude quant à notre destin. À plusieurs reprises, la femme replète a dû lui tapoter l'épaule pour le calmer : dire d'un requin qu'il est dénué d'émotion ne serait que redondance.

L'amertume pesait sur mon âme – mon âme errante, pensais-je – et l'hystérie m'a poussée à l'ironie. Mais je ne me suis sentie ni drôle ni comprise quand j'ai crié que c'était vraiment trop bon marché, que nous étions avides d'injustices encore plus profondes, que nous tenions à acquérir bien plus cher encore ces lieux délabrés où nous vivions depuis plusieurs décennies. Les habitants de l'Hexagone, accros aux jeux de mots, détestent qu'on recoure à des figures de style comme les métaphores. Ils les considèrent comme un affront. Ils n'aiment pas ce qu'ils ne comprennent pas. Le *camarade* Aliocha le sait mieux que quiconque, lui qui ne cesse d'inventer des blagues dans un français incompréhensible pour tous et même sans doute pour lui.

Heureux qui jouit agréablement du monde ! Plus heureux qui s'en moque et le fuit ! Einstein croyait que ledit monde ne serait pas détruit par les hommes qui commettent des atrocités, mais par ceux qui regardent ces atrocités sans rien faire. La beauté est une énigme, pense par ailleurs Dostoïevski, persuadé, lui, que le monde sera sauvé par elle.

Est-ce vrai ? J'ai atteint l'âge où l'on remet tout en question, où l'on ne fait plus que relativiser, à en attraper des vertiges. Que dire sur la laideur et la barbarie ? Sont-ce aussi des énigmes ? Et la méchanceté ? Elle a toujours éveillé en moi un obscur sentiment de confusion.

Aliocha travaille beaucoup et souffre beaucoup. Il m'est devenu insupportable de le voir se saouler chaque soir avec du vin bon marché mélangé à du coca et arrosé de bière. Il ressemble à n'importe quel *lučki radnik*, ainsi qu'on appelle un docker dans notre langue maternelle. Le docker le plus misérable de la planète. Quand je l'ai rencontré il y a une éternité, il m'était apparu comme un héros sorti d'une pièce de Tchekhov ; la même élégance aristocratique russe, la même paresseuse noblesse. Il était l'un des jeunes hommes les plus chics et raffinés de Sarajevo. Il m'évoque aujourd'hui encore certains personnages de mon auteur adoré, comme surgi de *Platonov*, et pas seulement pour cette exclamation : « Boire ou ne pas boire, de toute façon on meurt ! Autant boire ! » Une phrase de Fitzgerald me vient aussi à l'esprit : « Quand je ne bois pas, je ne supporte pas le monde ; quand je bois, c'est lui qui ne me supporte pas ». Convenons que la vérité ne console que rarement.

Je note dans mon cahier ces mots de l'écrivain américain en pensant à Aliocha, mais aussi à sa famille, devenue insidieusement la mienne. Quand je dis « sa famille », j'ai en tête les trois femmes qui nous ont transmis leur témoignage, par les lettres qu'elles lui adressaient et par les journaux intimes dont il a hérité. Femmes prises dans le tourbillon de leurs histoires personnelles ainsi que de l'Histoire, couvrant ce battement de cils du temps que l'on nomme un long siècle.

Trois récits différents et semblables, comme tant de destins inondés de sang.

Ce n'est que récemment que j'ai compris la détresse d'Aliocha. Du temps où nos lèvres s'unissaient, nous ôtant toute pensée, quand « nous ne faisions qu'un avec notre ville », je n'ai pas su voir

la souffrance dans ses yeux. Son humour anglo-slave a disparu sous l'avalanche de ses malheurs, contenus dans les grincements de dents. Ou, pour mieux dire, du peu de dents qu'il lui reste.

Contrairement à ses deux grands-mères, Aliocha ne m'a pas demandé de lui dire ce que je pensais vraiment de son passé ; il n'a jamais aimé les dissertations sur les sentiments. Après avoir découvert les documents – naguère soigneusement classés par lui, devenu depuis si bordélique – rescapés de la disparition de sa famille, j'ai éprouvé le besoin de relater la vie de ses ancêtres. Pourrai-je ainsi mieux comprendre ce que j'ai lu ? Je crains que cela me reste insaisissable à jamais !

Je vais donc tenter de raconter leur histoire, l'entremêlant de la mienne, dans l'espoir qu'un jour notre fils comprendra, lui qui est né dans un pays étranger pour son père et pour moi. Qu'il connaisse le tortueux destin de celles qu'il n'a pas connues et dont les méandres de la vie ont compliqué celle de son père comme la mienne. Qu'il puisse lire leurs témoignages dans une langue qui lui est familière, fussent-ils inévitablement déformés par ma plume.

J'ai le sentiment de vivre dans une énigme, celle du passé. Plume trempée dans l'amalgame nébuleux de mes souvenirs ! Lawrence Durrell m'a persuadée, il y a longtemps déjà, que l'apaisement dû à ce travail réside en ce que c'est seulement dans la solitude du peintre ou de l'écrivain que la réalité retrouve une lisible signification.

Encore que, comparé à l'éternité, tout soit absurde, comme dirait Danilo Kiš.

Elizaveta Nikolaevna Kazanskaya

Personne n'erre seulement pour son propre compte...
Sénèque

Sarajevo. Les années 70 du XX^e^ siècle.

La neige s'est mise à tomber. Par les fenêtres embuées, je vois Elizaveta observer la valse des flocons. Le jour décline. Bientôt, la ville sera un gros diamant. La colline d'en face ressemble à ces toiles blanches que peignent les artistes naïfs locaux. Elle l'incite à écrire ses souvenirs.

Son reflet dans le miroir lui évoque l'Au-delà qui va devenir son lit. Des cernes bleus se creusent sous ses yeux, son corps n'est qu'un sac d'os brisés, sa main bleuâtre tremble au-dessus du papier sur lequel son stylo trace des lignes à peine lisibles.

Elle revoit le passé comme un voyage à rebours, comme une blessure, tandis que les jours qui lui restent sont un cri de naufragé accroché à une paille. Souvenirs !

Le malheur s'est rué sur elle alors qu'elle relisait *la Sonate à Kreutzer*. Sa jambe droite, pliée sous l'autre, fut soudain prise d'une crampe. Elle ne s'en rendit compte qu'en se levant : un élément étranger à son corps, suspendu en l'air, se balançait. Elle a perdu conscience pour se réveiller à l'hôpital. Fracture du col du fémur, lui a-t-on dit, et son cœur malade ne pouvait pas supporter une opération. Contrainte à l'immobilité, elle attend, sans prononcer le nom de ce qu'elle attend : la mort.

Elle n'ira plus au marché du centre, finies les promenades dans les bazars de la ville ! Les garnements de la rue piétonne où elle habitait ne se moqueront plus de ses chapeaux à large bord, ils ne crieront plus derrière elle : *Šeširdžija* ! Chapelière ! Ce nom d'un personnage d'*Alice au Pays des merveilles* qu'on lance pour rire de ces dames qui, à Sarajevo, portent encore chapeau. Ils ne balanceront plus de pierres contre son accoutrement suranné.

Le désir de revoir les forêts de sa Russie natale n'est plus qu'un rêve stérile.

On m'enseigna la science de l'adieu, Dans les plaintes échevelées, nocturnes…

L'adieu ! Qui peut, disant ce mot, savoir qu'il signifie une séparation irrévocable ?

Elizaveta, au long de sa vie, a noté des poèmes d'auteurs russes qu'elle aimait, et aussi les siens. Lorsque la douleur l'envahit, tout s'évanouit autour d'elle. Enfermée le plus souvent dans ce tunnel sans issue, elle connaît aussi des moments de répit. Alors, les souvenirs reprennent place.

Tels des cygnes sur la rivière glacée flottent mes images d'antan,
Susurrant
Moscou, Malmij, Kazan,
Sur mon lit de mort
L'accordéon gémit et la nuit vibre sous ses notes
La neige recouvre mes villes d'une chaleur familière
Des flocons pareils à des moineaux volent vers ma fenêtre
Telle la cloche du Kremlin sonne la blancheur
Le chant du violon se fond au vent glacial
Tandis que les pieds de feu d'une gitane
Couverte de volants
Tambourinent sur la place enneigée

Kazan. Fin du XIX^e^ et début du XX^e^ siècles

Sur la vie on ne peut écrire
qu'avec une plume trempée dans les larmes.

Elizaveta – que ses proches appelaient Liza – est née à Omsk, en Sibérie, dans l'avant-dernière décennie du XIX^e^ siècle, « *quand les roses du jardin commencent à refermer leurs pétales, où tout, ciel et jardin, rougeoie au crépuscule* ». C'était un temps où la date de

naissance n'avait aucune importance. Son père travaillait dans cette région après des études de droit à Sankt Peterburg.

Liza n'a gardé aucune image de ce lieu. « Sa » ville a toujours été Kazan et son vieux quartier, « *immense perle sertie entre les collines où sont parsemés des temples de toutes religions, tandis qu'autour s'étendent des forêts aussi denses et obscures que les nuits de Sarajevo* ». Devinant depuis son lit les Sept forêts, comme s'appelle un quartier de sa ville d'accueil perché sur une colline, elle revoit la nature autour de sa ville d'origine. Et bien plus que de la nostalgie, c'est de l'amour fort, *l'amour russe,* qu'elle ressent.

Ressurgit également l'image d'une voiture à deux roues tirée par un cheval, garée devant le Monastère de Saint-Jean, Ivan Monastiri. Non loin, devant une chapelle, des moujiks vêtus de longues chemises et des femmes agenouillées, foulards sur la tête, prient longuement. La Mosquée tatare a quelque chose de la Magribija de Sarajevo, dont le petit minaret ressemble à un conduit de cheminée. Dans Voskrsenskaya ulitsa, la rue de l'Ascension, passent des officiers de cavalerie au quasi-galop, se promènent des dames en calèche, et l'on y voit aussi des domestiques portant des paniers de nourriture. Parfois, la rivière sort de son lit et transforme les maisons en îlots, uniquement accessibles par bateau.

Avant de s'installer définitivement à Kazan, la ville de naissance du père et du grand-père de Liza, où tous deux ont exercé la fonction de juge et où viendront au monde la plupart de ses onze frères et sœurs, ses parents avaient vécu à Sankt Peterburg, comme on appelait à l'époque Saint-Pétersbourg, ville que sa mère avait aimée dès qu'elle l'avait aperçue du bateau. Liza aussi l'admirait, mais tout ce qu'elle parvient à noter dans son carnet, c'est que, depuis la Révolution d'Octobre, elle porte le nom de celui que, jusqu'à son dernier souffle, elle ne cessera de qualifier de roi des monstres, ou de démon Oulianov : Leningrad.

Son père, Nikolaï Sergueïevitch Kazanski, a fait connaissance de celle qui allait devenir sa femme lors d'une traversée en bateau des

eaux qui séparent la Russie du « pays aux cent mille lacs », Suomi, comme s'appelle dans sa langue la Finlande. Si celle-ci a été intégrée à la Russie en 1809, la région d'enfance de Yulia Elze Hamina Kazanski, la Carélie, l'avait été dès le XVIII^e siècle. Yulia est devenu le prénom russe de la mère de Liza, mais Nikolaï Sergueïevitch l'a toujours appelée Hamina, du nom d'une ville de son pays d'origine. Elle gardera un accent particulier et ne maîtrisera jamais bien la langue de Tolstoï.

L'enfance de Liza est étroitement liée à sa nourrice Katia et à sa gouvernante, une grande femme mince avec une bouche pincée, dont les lèvres ne s'ouvraient pratiquement pas quand elle parlait en français. Son vrai prénom était Véronique, mais Elizaveta, ses frères et ses sœurs l'appelaient Vera ou Verouchka. Elle était presque tout le temps avec eux, plus proche que leurs parents. Ils parlaient en français avec elle, mais aussi avec leur père.

Est-ce la raison qui lui a fait commencer à écrire ses souvenirs en français, bien qu'elle les ait finis en russe ?

Leur maison kazanaise comprenait de nombreuses pièces, dont une servait de bureau à son père. Yulia, qui n'avait pas sa propre chambre, déambulait toute la journée de la cuisine au salon, *столовая*, *stalovoya,* du salon à la cuisine, de la cuisine à la *kladovaya*, le cellier où l'on gardait les aliments au frais. Jamais elle ne s'adressait aux enfants en finnois. Elle n'évoquait pas ses parents et ne chantonnait que rarement des mélodies de son enfance. Tel un jeu, elle égrenait parfois les régions de son pays natal, auxquelles Liza et son père trouvaient une résonance poétique. Rien d'étonnant que Nikolaï Sergueïevitch appelât sa femme tantôt ma Carélie, tantôt ma Kotka, ou Hanko, ou encore Kuopio, Saïmaa, n'oubliant pas d'ajouter en plaisantant que Hamina était le plus beau prénom russe. Elle avait les cheveux d'un blond si clair qu'on les aurait dits blanchis à la javel, un teint aussi blanc que les montagnes russes en hiver, le regard dur. Petite et mince, c'était « un quart de femme ».

Enfant, Liza ne se sentait pas attachée à sa mère. Dans son lit d'hôpital, elle essaie avec difficulté de se représenter ce qu'a été sa vie.

Elle a mis tous ses enfants au monde à la maison, assistée par la nounou Katia, mais c'étaient des paysannes qui offraient ensuite leurs seins à téter. Croyait-elle qu'il était de son devoir d'enfanter pour que la vie, avant tout celle des hommes, se prolonge ? C'était le destin de tant d'autres femmes russes ! Avait-elle le mal de son pays d'origine ? Question sans objet, l'important était que les jeunes filles trouvent un bon parti.

Comme pour la rassurer, lui souriant à peine, son père chuchotait à Liza, de sorte que les autres ne l'entendent pas : « Nous n'avons rien de décadent, on ne se marie pas chez nous entre cousins comme dans d'autres familles russes. Votre mère, tout en étant une fausse Russe, nous a apporté du sang frais, ce qui est plus précieux pour moi que toutes les princesses russes que j'ai eu l'occasion de fréquenter dans ma jeunesse. Si on se réfère aux faits historiques, si on regarde de près notre Histoire, on verra du reste que les Finlandais, sans être slaves, sont plus russes que les autres. Le mot "russe" vient d'ailleurs du finnois et désigne les Scandinaves du sud de la Baltique. »

C'est de cette façon « humoristique » que son père commentait « leur généalogie familiale ». Mais, dans cette façon de voir l'Histoire, il y avait aussi un grain de fierté, de cette fameuse supériorité russe dont Liza prendrait conscience plus tard. Elle a rapidement compris que non seulement l'histoire des Slaves était compliquée, mais aussi celle de bien d'autres peuples. Par le sang coulé, les luttes menées, ils se sont tous, bon gré mal gré, liés les uns aux autres. Liza a pourtant préféré la littérature à l'Histoire, car « elle peut raconter les mêmes événements avec plus de piment et plus de vivacité ». C'est pourquoi elle s'est mise très tôt à étudier la langue et la littérature russes. Enfant, elle pensait que les écrivains étaient d'office des humanistes, du côté du bien, et que la littérature ne faisait que dénoncer le mal et lutter contre lui à l'aide de la plus puissante des armes : la parole. Une vérité qui lui semblera plus tard bien douteuse !

Sa *vie russe,* surtout la période kazanaise – *ce rêve*, comme elle la qualifie dans ses souvenirs –, lui était imposée par la tradition : une enfance riche, dans un environnement de culture, où la musique et

la littérature – « leur » littérature et « leur » musique classique – tenaient une place prépondérante. Un style de vie propre à toutes les grandes familles russes, par ailleurs peu enclines à la réflexion et à l'approfondissement.

Sarajevo, tout aussi *« ondulante sur des vagues vertes qui s'étendent à perte de vue »*, lui a rappelé souvent sa « *ville aux sept collines* », mais Kazan était beaucoup plus grande. La Miljacka, qui coupe la capitale bosnienne en deux, n'est qu'un ver de terre, comparée à la Volga et même à la Kazanka, qui toutes deux traversent Kazan. Liza écrit : « *Nous voilà dehors. Sortis à la dérobée de la maison, nous nous faufilons dans la cathédrale, baptisée la Terrible par notre père, d'après le surnom donné à notre célèbre Barbe Bleue, ce Tzar Ivan aux nombreuses femmes, qui l'a fait construire. Après la messe, notre gouvernante nous emmène quelquefois au mausolée de la dernière souveraine tatare, qui a gouverné au nom de son fils le khanat de Kazan entre 1549 et 1551. De retour à la maison, nous jouons aux Tatars et aux Russes, comme les enfants de Sarajevo jouent aujourd'hui aux Allemands et aux Partisans. Je suis Soyembika, drapée d'un long châle oriental qui me couvre tout entière, coiffée d'un chapeau pointu en papier journal imitant la forme de la couronne portée, d'après les gravures, par la tzarine tatare. Mes trois frères aînés, ainsi que ma sœur Nadejda, trop grands pour ce style de jeu, ne se joignent pas à nous. Mais nous sommes assez nombreux pour nous jeter dans nos aventures historiques. Mes autres sœurs font partie de ma suite, tandis que mes frères sont les soldats russes qui me capturent puis me tuent. Je meurs courageusement, sans laisser couler une seule larme. Nous répétons cette conquête de Kazan par les Russes d'innombrables fois. Je ne me lasse jamais d'être la tzarine tatare.* »

Liza et ses sœurs et frères jouaient aussi à cache-cache derrière le *Kremlin*, comme on appelle la partie centrale fortifiée d'une ville russe, et se rendaient en cachette au lac de Kaban où ils plongeaient pour chercher le trésor du dernier Tatar, immergé, selon la légende, avant que la ville ne tombe aux mains des Russes. Lors d'une plongée, sa sœur Anna resta si longtemps sous l'eau qu'elle

leur causa une frayeur intense, qui leur fit abandonner toute quête du trésor tatare.

Qu'on l'ait aimée ou pas, on vient tous de son enfance « *comme on vient d'un pays* ». Immobile dans son lit à l'hôpital de Koševo, Liza relit et parfois annote le journal qu'elle tient depuis toute jeune. Elle se revoit assise dans la troïka avec ses frères et sœurs, écoutant le crissement de la neige sous le traîneau et le tintement des clochettes des chevaux : « *Nous sommes emmitouflés dans des couvertures en fourrure, les mains glissées dans des manchons, conduits en traîneau vers Malmyj, au sud de Kazan, où, dans notre datcha, nous passons les vacances. Les sapins et les pins ressemblent à de longues chandelles blanches, le ciel est effacé, le chemin est un fil étiré à l'infini. Enfin, Malmyj nous apparaît comme une énorme boule de neige. Notre domaine scintille sous la blancheur. Notre maison est déjà réchauffée par nos domestiques et nous nous précipitons vers l'âtre. Mon chat préféré, Mourka, dort sur le haut poêle et ronronne. Nous étalons de la graisse d'oie sur nos visages, pour qu'ils ne se fissurent pas en plaques rouges comme de la terre sèche, nous nous versons du thé du samovar où l'eau bouillait depuis longtemps, puis, à la manière de nos paysans, nous montons sur le poêle aux côtés de nos chats. Par les fenêtres embuées où le givre a dessiné des fleurs de cristal, je vois nos moujiks sortir par les cheminées pour quitter leurs maisonnettes enfouies dans de hauts sarcophages blancs. Je sors mon manuel scolaire,* Dobroe slovo. *Pour apprendre la lettre k, je lis : "Elena kataet kuklu", Elena promène sa poupée.* »

En guise d'illustration du même signe de l'alphabet cyrillique, une mère donne un biberon à son bébé, un chat boit du lait par terre, une fillette pousse un landau dans lequel est couchée sa poupée. Tous dans un décor typiquement russe, une fenêtre aux rideaux brodés, une table avec une cuvette pour se laver les mains, une icône au-dessus une étagère, voisinant un tableau avec un paysage et une carte du monde. Un peu plus loin, à propos de la lettre я, « ya », Liza voit le même piano à queue « Royal » qu'elle a chez eux à Kazan. Elle feuillette son manuel, s'arrête sur la lettre р, illustrée par une cage et

des *ptitchka*, oiseaux, qui voltigent autour d'elle, alors que pour la lettre g c'est une ville sous la neige et ce petit refrain : в городе, дома больше и красивее, dans la ville les maisons sont plus grandes et plus belles. Le livre se termine par un poème sur la mort d'un lièvre tué dans une forêt par un chasseur, suivi du conseil à l'intention des enfants de lire pour devenir meilleurs et plus intelligents.

Sa vie durant, Liza a gardé ce *Dobroe slovo*.

Elle repense aux conteurs, hommes et femmes, qui parcouraient les villages en racontant des histoires, ou en récitant des poésies populaires.

La fête *Maslenitsa* avait lieu avant le Grand Carême orthodoxe et pouvait commencer à la fin de janvier, ou en février, selon le calendrier julien. Pendant toute une semaine, les paysans se promenaient du matin au soir en traîneau, vêtus de leurs plus beaux atours. Les chevaux qui les tiraient étaient aussi ornés de tissus chatoyants, tandis que leurs jougs, *duga*, étaient peints des mêmes motifs que les poupées ou les œufs. Les chants résonnaient jusqu'aux villages voisins. Les spectateurs des deux côtés de la route applaudissaient la parade, que certains accompagnaient à l'accordéon. Parfois, l'un d'eux sautait dans un attelage qui roulait à vive allure avant de s'effacer au loin. Certains traîneaux, bondés de jeunes filles et de vieilles femmes vêtues de noir, ressemblaient à d'énormes pommes de pin.

Le même décor, en été. Par la porte entrouverte de l'écurie, Liza aperçoit un derrière, puis un dos, et finalement la tête de son frère Michka, dont le corps, dans le foin, ondule sur une paysanne. Leurs cris d'amour se mêlent aux hennissements des chevaux. Bouleversée, elle s'encourt en pleurant pour se laisser tomber sous un cerisier où elle gémit sous une pluie de griottes, *vichnia*. « *Je n'ai dévoilé ce secret à personne ; quand mon regard accusateur a croisé Michka, il l'a ignoré. Mes joues devaient être aussi rouges que les griottes. Ce soir-là, dans mon lit, j'ai étouffé mes larmes de crainte que mes sanglots ne réveillent ma sœur Tania, avec qui je partageais la chambre.* »

Sous la rouille de l'automne, quelques années plus tard, Liza sort de la maison pour se rendre à l'école. Un regard aigu s'enfonce

comme un couteau dans son dos. Elle se retourne et voit un garçon de type asiatique, à peine plus âgé qu'elle. Chaque fois qu'elle passe dans cette rue, elle le trouve planté au même endroit et son regard noir la fait frémir. Elle ignore tout de lui. Certes, il ne fréquente pas les bals où la font danser les fils de l'aristocratie russe, dont les visages s'effacent tandis qu'elle les regarde. Dans son lit, ce garçon hante ses nuits. Il la souille, alors qu'un conseiller invisible lui chuchote que la chasteté est la plus grande vertu d'une femme.

Elle se sent seule, malgré la présence de ses frères et sœurs ! Dans ses nuits blanches, elle scrute le firmament, persuadée qu'elle est en train de devenir mystique.

✷

L'enfance d'Elizaveta Kazanskaya est liée à Lev Nikolaïevitch Tolstoï. Les visites du grand écrivain russe à la famille Kazanski, tantôt à Kazan, tantôt à Malmyj, furent toujours pour elle un événement.

Après la mort de son père, Tolstoï avait résidé à Kazan avec une de ses tantes. Mais à l'époque décrite par Liza dans son cahier, il vivait surtout entre Moscou et Iasnaïa Poliana ; vers la fin du XIX^{e} siècle, il a aussi passé quelques années au Caucase. Toutefois, il lui arrivait de revenir dans la ville de sa jeunesse, où il avait fait des études d'orientalisme. Quand il rendait visite aux Kazanski, c'était pour déjeuner dans le jardin, sous les arbres fruitiers. Alors, tous mangeaient ensemble, ce qui n'était pas le cas les jours ordinaires. À cette occasion, la mère de Liza ne préparait que le *bortsch* avec des *pirojki* et du riz, car Tolstoï, que les Kazanski appelaient simplement le *graff*, ne mangeait rien d'autre, et surtout pas de viande, au nom du « pacifisme végétarien » *dont il se réclamait :* « *En tuant les animaux, cher Nikolaï Sergueïevitch, l'homme réprime inutilement en lui-même la plus haute aptitude spirituelle, la sympathie et la pitié envers des créatures vivantes comme lui ; et en violant ainsi ses propres sentiments, il devient cruel.* » Ces mots de l'auteur, et tant d'autres, Liza les a notés dans ce calepin

qu'elle a précieusement conservé, telle une bible, et qu'elle relit dans son lit de malade. « *Après le déjeuner, nous laissons mon père et Lev Nikolaïevitch discuter en tête à tête. Le comte ne se rend jamais chez nous accompagné de son épouse, Sophia Andreïevna, qui n'apprécie que la vie moscovite, un véritable supplice pour Tolstoï qui a toujours hâte de retourner à la campagne en se demandant quand on recommencera à vivre. Cachée derrière la porte de la véranda où mon père et l'écrivain sont installés, j'espionne leur conversation, tandis que mes frères et sœurs font la sieste ou jouent ailleurs.* »

Le père de Liza se sentait visiblement très lié au *graff*. Une lettre avait été à l'origine de leur première rencontre, adressée à Lev Nikolaïevitch par Nikolaï Sergueïevitch, déjà juge avec compétence sur toute la région, où il lui exprimait son admiration, son dévouement et sa reconnaissance pour son action en faveur de l'amélioration de la situation sociale de la région. Plus tard, Liza comprit que Tolstoï n'avait pas terminé ses études de droit, pas plus que celles d'orientalisme. Méprisant l'université et les professeurs, traitant les historiens de « sourds qui ne répondent jamais aux questions qui leur sont posées », il avait décidé de s'instruire seul. Certains ont pris son entêtement, devenu légendaire, pour un caprice. À la différence du *graff*, le père de Liza avait suivi sans se poser de questions la tradition familiale, pour devenir *pravovik,* homme de loi. « *J'espère qu'il était équitable dans ses jugements, lui pour qui le vol était l'un des vices les plus condamnables, duquel découlaient d'autres péchés* », écrit Liza.

Toutefois, son père n'a jamais été obsédé par la pureté, si chère à Lev Nikolaïevitch, qui en a fait la philosophie de son existence. Comparé à Nikolaï Kazanski, homme calme et serein, le *graff* semblait en permanence agité intérieurement. Il était persuadé que la laideur et l'insanité de notre vie viennent de ces êtres inférieurs, les femmes, et du pouvoir qu'elles avaient sur les hommes. « Ce n'est pas à la femme d'élever des revendications contre l'homme, mais à l'homme de s'émanciper de la femme », disait cet humaniste qui, jeune, se voyait laid et gauche, malpropre et sans vernis mondain.

Si le *graff* ne se rendait pas chez eux, des lettres de lui leur parvenaient. « Après ma mort, Liza, elles t'appartiendront », lui assurait son père. Des années plus tard, à Sarajevo, Liza lirait le journal intime de Tolstoï, grâce auquel elle apprendrait bien d'autres choses sur son écrivain adoré : « Je suis irritable, désagréable pour les autres, prétentieux, intolérant et timide comme un enfant. » Difficile pour Liza de comprendre qu'un homme comme Lev Nikolaïevitch ait pu être si impitoyable envers lui-même : « Je suis ignorant. Ce que je sais, je l'ai appris par-ci, par-là, sans suite et encore si peu ! Mais il y a une chose que j'aime plus que tout : c'est la gloire. Je suis si ambitieux que s'il me fallait choisir entre la gloire et la vertu, je choisirais la première. »

Tolstoï a aussi raconté à Kazanski son voyage à Paris. Après un début de séjour enthousiaste, il fut dégoûté de la ville pour avoir assisté à l'exécution d'un homme sur la place publique. Plus que la personne de Napoléon, il détestait « la déification française de ce criminel ».

Lev Nikolaïevitch ne s'est jamais disputé avec le père de Liza pour une simple raison : Kazanski ne le contredisait jamais, même quand il ne partageait pas son point de vue. Homme droit et stable, le père de Liza a toujours évité les discussions véhémentes et les querelles. Devenu plus âgé, à l'instar de Lev Nikolaïevitch, il se laissa pousser la barbe, qui masqua les traits réguliers de son visage ; ses sourcils, aussi épais que ceux du *graff,* ombragèrent son regard, pourtant plus doux que celui de l'écrivain. « *Mon père écoutait le graff religieusement, s'adressant à lui toujours avec tact : "Puisque maintenant vous êtes célèbre…" Mais le graff le coupait : "Je ne le suis ni à Malmyj ni à Iasnaïa Poliana, donc, je ne le suis pas du tout. À tous ceux qui se mettent à parler de la gloire, il faudrait donner des gifles pour les dégriser, car rien n'est aussi dangereux que l'orgueil que réveille la gloire!" Il paraissait sincère, celui qui, jeune, n'avait que le mot "gloire" à la bouche. C'est encore lui, l'orgueilleux, qui disait que, dans le travail, l'orgueil rendait cruel non seulement l'homme, mais aussi la fourmi.* »

Tous ces paradoxes, Liza les découvrit des années plus tard. Enfant, elle admirait les positions de l'écrivain ; tapie dans sa cachette, elle observait avec amour sa longue barbe et sa beauté de sage, sans saisir que c'était un homme complexe et un homme de souffrance. Le père de Liza connaissait-il sa douleur profonde, sans jamais le laisser paraître ? Ou bien la fierté d'avoir comme ami une célébrité l'a-t-elle empêché de voir juste ?

Si elle n'a jamais entendu le *graff* parler de ses enfants, Liza savait pourtant que nombre d'entre eux étaient morts en bas âge et que le décès de son dernier fils l'avait particulièrement affecté, provoquant un drame irréparable dans sa famille. À la différence de tant d'autres familles russes, où la mort était une fidèle compagne, qui leur enlevait surtout des nouveau-nés, elle avait par miracle ignoré la famille Kazanski. « On perdait un enfant comme on rate une marche », dirait un écrivain français contemporain.

« *Certains ont tenté de me convaincre que Lev Nikolaïevitch prenait la disparition de ses enfants presque comme un bonheur : morts, ils étaient encore plus proches de Dieu. Mais le malheur, comme pour l'ensemble du pays, ne nous oublia pas non plus.* »

On disait au sein de la famille que Liza était le sosie de son père. Peut-être avait-elle hérité de nombre de ses qualités, y compris son cœur, à la fois dur et faible. Tout en chassant le sentimentalisme et l'émotion, elle souffrait de problèmes cardiaques.

Les douze enfants ont reçu la même éducation, mais seule Liza admirait Lev Nikolaïevitch – ce qui faisait rire ses frères et sœurs –, adorait Pouchkine, Tchaïkovski, ou Répine, dont nombre de tableaux décoraient les murs de leur maison. Est-ce la raison pour laquelle son père semblait l'aimer plus que ses autres enfants ? « Au fond, cet homme est très bon, lui confiait-il à propos de Tolstoï. C'est un grand humaniste, un homme intègre. »

C'est une sorte de testament qu'il lui laissa. Il avait confiance en la discrétion de Liza, même quand elle lui révélait que le nez de Lev Nikolaïevitch lui évoquait la cloche de la petite église, disparue

depuis sous les constructions de la *Terrible* cathédrale. Une rencontre entre son père et le *graff* la marqua particulièrement : Tolstoï y dévoilait son choc et son chagrin après la mort de sa voisine qui s'était jetée sous les roues d'un train. Liza ne pouvait pas savoir que ce fait divers allait être le déclic du chef-d'œuvre tolstoïen, *Anna Karénine*. Grâce à son génie, les personnages littéraires de ce misogyne lui échappèrent et son mépris habituel pour ses héroïnes fit place à de l'amour. « *Conscient sans doute de son "sale caractère", pensait-il que les écrivains mettent le meilleur d'eux-mêmes dans leurs œuvres ? Il en résulte une très belle œuvre, très éloignée d'eux-mêmes et de leur vie qui souvent sont horribles* ». Ce soir où il décrivait la mort tragique de sa voisine, l'écrivain dit au père de Liza que la littérature ne servait à rien et n'était qu'amusement pour les paresseux et les parasites.

Malgré son admiration, au fond de lui, Nikolaï Sergueïevitch Kazanski reprochait à Tolstoï son « socialisme sans frein », qui n'était pour lui, au bout de compte, que rhétorique et nouvelle contradiction. Toutefois, en dépit de sa façon ridicule de s'habiller comme leurs moujiks, son mode de vie prouvait le contraire.

✷

Nikolaï Sergueïevitch Kazanski mourut subitement dans son bureau, d'une crise cardiaque.

La disparition de son père laissa à Liza « *un vide lourd* », comme elle l'écrit dans son journal. Tolstoï disparut également de sa vie, laissant le vide du père spirituel. Tels les grands hommes qui nous sont proches par leurs idées et leurs œuvres, Lev Nikolaïevitch resta pour elle un parent. Heureusement, ses lettres avaient été sauvegardées dans le coffre secret de la jeune fille. Et peut-être aurait-il de toute manière mis fin à ses visites. Il était déjà très vieux, malade, et avait, disait-on, l'esprit dérangé.

Liza n'avait jamais vu de larmes dans les yeux de ses parents, mais souvent dans ceux de Tolstoï, surtout quand son père et l'écrivain écoutaient ensemble Tchaïkovski. Depuis, elle considérait

qu'un homme vrai était capable d'avoir des émotions et de ne pas les dissimuler.

« *Peut-être qu'en apprenant le décès de mon père c'étaient les dernières larmes qui ont coulé sur mes joues ! Tous les événements qui se sont succédé ont tari mes yeux. Trop d'histoires pour une vie éphémère ! Mon chagrin se transformera en colère.* »

« *"Les grandes œuvres d'art ne sont grandes que parce qu'elles sont accessibles et compréhensibles à tous". Je me rappelle cette phrase prononcée par mon maître, Lev Nikolaïevitch Tolstoï. Il est évident que cet homme "trempait sa plume dans son propre sang", contrairement aux auteurs modernes occidentaux que j'ai pu lire. Allongée dans ce lit à l'hôpital de Sarajevo, je l'entends toujours : "Quand un homme a beaucoup plus que ce dont il a besoin, c'est que d'autres manquent du nécessaire. Qui a de l'argent l'a pris dans la poche de celui qui n'en a pas. L'excès d'argent est une nouvelle forme d'esclavage bien différente de l'esclavage ancestral. La charité du pauvre est de ne pas haïr le riche."* »

Malgré tout, cet écrivain n'était pas dans le cœur de tous les Russes, notamment celui d'Oulianov, le futur Lénine, que Liza allait rencontrer dans les années à venir.

✷

En 1870, Vladimir Ilitch Oulianov naquit lui aussi à Kazan, où il entama des études universitaires. Il fut exclu de l'université pour sa participation à des manifestations estudiantines, mais poursuivit seul son instruction et obtint, à la fin du XIX^{e} siècle, sa licence en droit. Sans crainte de nouvelles arrestations, il donna des conférences sur ses sujets de prédilection : la critique du tzar et de la Russie tzariste.

En 1897, Vladimir est condamné à trois ans d'exil en Sibérie. Grâce à sa mère, et à cause de sa santé fragile, on lui désigne la Sibérie occidentale, notamment Krasnoïarsk. Après être passé à Saint-Pétersbourg pour y régler ses papiers, il y part en train, à ses propres frais, sans escorte policière. Il s'arrête à Moscou pour voir sa mère, y reste quatre jours, puis repart dans les mêmes conditions. « Je ne vois

que la steppe, écrit-il à sa mère, déserte et nue… Neige et ciel, trois jours de suite.» Il y fait moins 20 °C. En 1898, il épouse sa camarade Nadejda Krupskaya. Celle-ci, très maigre à cause de la maladie de Basedow, détestée par ses sœurs Anna et Maria qui la surnomment «La Lamproie», l'aidera désormais à rédiger ses ouvrages. En janvier 1900, son exil achevé, le couple Oulianov fait ses bagages, y compris les 500 kg de livres collectés au fur et à mesure. Les époux doivent cependant se séparer. On interdit à Vladimir, pour trois ans, Saint-Pétersbourg et les villes universitaires Iskoutsk et Krasnoïarsk. Nadejda est envoyée à Oufa et Vladimir au sud de Moscou puis à Pskov, au sud-ouest de Saint-Pétersbourg. Le directeur du département de la police refuse sa demande d'y faire venir son épouse, mais il obtient l'autorisation de lui rendre visite, et il part à Oufa en compagnie de sa mère et sa sœur, en profitant pour y contacter les sociaux-démocrates. Il se rend ensuite dans une dizaine de villes où il donne des conférences, avant d'être arrêté de nouveau à Saint-Pétersbourg, puis de partir à l'étranger en 1900.

C'est à cette occasion qu'il repasse à Kazan. Entraînée par son frère Petia, Nadejda, la sœur aînée de Liza, assiste à «la performance» de Vladimir Ilitch Oulianov. Petia, qui ne cache pas sa sympathie pour «ce diable» et se dit son disciple, propose à Nadjeda de l'accompagner ensuite au dîner avec le futur Lénine. Celle-ci refuse d'abord, puis se ravise. Le personnage était déjà très connu à Kazan, mais pas du tout dans le reste de la Russie. Ils emmènent la petite Liza.

Pendant le dîner, assises en face de lui, elles purent l'observer à leur guise, mais lui ne les remarqua même pas. «*J'imagine qu'il est né chauve, son crâne huilé brillait comme le lac de Kazan au crépuscule, sa petite moustache et sa barbiche de bouc vibraient au rythme de sa bouche qui s'ouvrait en staccato. J'avais le sentiment que quelqu'un avait mis du feu dans un sac rempli de puces, il ne bougeait pas, mais explosait littéralement en parlant, et chaque partie de son corps projetait des flammes…*»

En dehors de ses critiques de l'impérialisme, Oulianov prédit que bientôt la guerre éclaterait pour de bon. « Elle est inévitable : le capitalisme a atteint son paroxysme, un degré de décomposition où les hommes commencent à être intoxiqués par les poisons du chauvinisme et du nationalisme. Il y aura partout des grèves générales, qui provoqueront une lutte sanglante. Nous pouvons nous attendre à une guerre civile. » Le futur Lénine critiqua aussi Lev Nikolaïevitch en soulignant que l'écrivain était prisonnier de sa propre classe : « Sa Russie, qui lui est si chère, c'est uniquement la campagne et ses propriétaires terriens. Il est certes un peintre admirable de notre pays. Mais ce peintre est naïf, pleurnichard, hystérique et usé, il se frappe la poitrine en criant : "Je suis mauvais, méchant, vil, mais je m'adonne au perfectionnement moral. Je ne mange pas de viande et ne me nourris que de croquettes de riz!" Quel héroïsme! »

Liza trouva qu'Oulianov avait du feu dans le regard. Dans d'autres langues slaves, son nom de famille signifie l'huile. Elle le perçut comme un homme avec de l'huile brûlante dans le sang. « *Cet homme au sang pourri pris de feu avait une redoutable force de caractère, une autorité spontanée qui n'admettait aucune réplique.* »

Si elle avait été plus grande, elle lui aurait sans doute répliqué que Lev Nikolaïevitch était un homme bon qui avait libéré ses moujiks, un génie positif, incapable de faire du mal à qui que ce fût. Nadejda se taisait également. Il ne fut pas difficile à leur frère Petia de les devancer en s'écriant qu'il admirait l'action de Tolstoï et, plus que tout, sa charité. Liza l'avait toujours cru indifférent envers le *graff*, incapable de prendre sa défense, d'autant qu'il ridiculisait le culte qu'elle portait au grand homme. « Le paysan n'a besoin que d'une chose, le coupa Oulianov, le partage des terres! Tout le reste, y compris l'action ou la réaction de Lev Nikolaïevitch Tolstoï, n'est que du théâtre. Malheureusement, ce génie littéraire n'a rien compris à la politique, aux besoins de notre peuple, au prolétariat. Il est surprenant de constater à quel point les grands hommes peuvent être naïfs et stupides. »

Tout au long de sa conférence, Vladimir Oulianov eut la bouche pleine du mot « prolétariat ». D'où tenait-il cette conviction ? Liza n'ignorait pas que lui aussi venait d'une bonne famille. Elle associa son « sang huilé » à son tempérament juif, sans être vraiment antisémite, ce qui était pourtant monnaie courante en Russie. Le père de Vladimir Oulianov, un monarchiste modéré, grande figure de l'instruction publique en Russie, avait été anobli par le Tzar dans les années quatre-vingt. Il avait ouvert à Simbirsk les premières écoles pour les populations étrangères. Liza pensa toujours que son fils Vladimir n'avait en réalité jamais compris le prolétariat et ses besoins. Comment d'ailleurs aurait-il pu être proche du prolétariat, lui qui passait son temps dans les bibliothèques russes et européennes, et donnait des conférences à un public si éloigné du peuple ? « *Tolstoï a vécu jusqu'à la fin de ses jours auprès des paysans, les connaissant jusqu'à la moelle de leurs os. Lorsque Vladimir Oulianov s'adressait aux autres, il s'écoutait parler et buvait ses propres paroles, son regard dirigé vers les horizons lointains, que suivait son index toujours levé ; son interlocuteur, déjà transporté par les idées qu'il exposait, lui était transparent* », écrit Liza.

Il ne s'adressa ni à elle, ni à Nadejda, ni aux autres étudiants, excepté à Petia à propos de Tolstoï. Murée dans le silence, elle avait hâte que ce dîner s'achève. « *Durant toute la soirée, ce narcisse traita la plupart des grands Russes d'autistes narcissiques, et plus particulièrement Lev Nikolaïevitch, qualifié par lui de réactionnaire, ennemi du peuple à son insu, tout à fait ridicule avec ses idées utopiques. Il allait avoir trente ans, et n'avait pourtant pas encore cette maladie appelée par les Turcs "à la franga", le mal français, qu'il contracterait, affirme-t-on, auprès d'une prostituée parisienne et qui lui rongerait le cerveau. "Notre noblesse veut jouer les moujiks plutôt que d'améliorer, voire transformer leur vie. Je n'aime pas les hommes faibles, dépourvus de lucidité, qui font appel à Dieu pour résoudre tous les problèmes terrestres. Lev Nikolaïevitch en fait partie. Contrairement à ce que prétend ce graff, la vérité doit s'imposer avec violence !" s'écria-t-il. Ce monstre huileux, je le haïrai jusqu'à mon dernier souffle ! En russe, le mot "uleï" signifie la ruche. "Guêpier"*

lui conviendrait mieux. La raison des souffrances infinies que ce "grand homme" nous imposa était-elle due à la pendaison de son frère aîné, en 1887, dans la cour de la forteresse de Schlüsselburg à Saint-Pétersbourg, pour avoir participé à une tentative d'assassinat contre le tzar ?»

À Kazan, on racontait que Vladimir Oulianov aimait Alexandre, son aîné de quatre ans et qui en avait quinze, jusqu'à l'idolâtrie. Enfant, il le suivait partout. Tout en lui offrant des sucreries, Alexandre lui expliquait, sur le même ton qu'utilisent les parents pour raconter à leurs petits des contes de fées, que le terrorisme était l'unique façon de combattre l'exploitation de l'homme par l'homme. Il défendit ardemment ce point de vue lors de son procès, auquel assista le tout jeune Vladimir. Ce fut le testament laissé par son aîné après sa pendaison. La lutte et l'action emportèrent la tristesse.

Le futur Lénine n'avait pas la même affection pour son frère cadet Dimitri, étudiant en médecine à l'université de Lomonosov de Moscou, qui faisait partie de l'organisation marxiste *Rabochiy Soyuz*. Il aurait aussi été indifférent à l'égard de sa sœur Anna, son aînée d'une année. La Révolution était-elle sa vengeance ? se demandait Elizaveta Kazanskaya. Et s'il avait été assassiné ?! Aurait-on empêché tout ce malheur de se propager dans le monde ? Tant de « théoriciens sataniques » l'auraient qualifiée de naïve et envoyée au bagne ! Selon eux, Liza oubliait qu'un homme seul ne peut changer le monde : c'est « Le moment historique » qui permet à un grand talent politique de soulever les masses contre les injustices ; la Révolution est l'œuvre de tout un peuple !

Toute sa vie, Liza partagea les opinions antirévolutionnaires de sa sœur aînée, sans doute influencée par elle pour haïr ce « fils de Satan », et même « Satan Premier ». Bien après la mort de Lénine, elle apprit que les révolutionnaires avaient voulu conserver le cerveau du « génie ». Ce qui fut impossible, ledit cerveau étant complètement rongé par la syphilis. Par quel organe pensait donc ce *Zloï-Duh*, ce « génie du mal » ?

Groza (Grozny) – Kazan. Début du XX^e siècle

Après ses études de langue et de littérature russes, Liza fut nommée professeur « *chez les Tchétchènes* », comme elle le nota dans son calepin. Ce lycée était proche de la forteresse Groznaïa, tenue par les Cosaques, construite au XIX^e siècle par un général russe. La ville, bâtie autour de la forteresse, s'était nommée d'abord *Groza*, l'orage, et plus tard *Grozny*, la redoutable, la terrible.

Pas question de choisir son lieu de travail. Liza en était bien consciente, et c'est sans état d'âme qu'elle prit le train. Seule dans le compartiment, elle lisait, un crayon à la main, quand le long glapissement de la locomotive annonça l'arrivée à sa destination. Une petite maison comprenant une pièce et une cuisine lui était réservée en tant qu'enseignante.

Liza mena « chez les Tchétchènes » une vie solitaire, ne fréquentant que ses collègues. Habituée à un maelström de visages venus de toutes parts, elle ne fut pas surprise d'en retrouver le reflet chez ses élèves. Parmi les enseignants, Katerina, de son vrai nom Zeminet, était plus tzariste que la Tzarine Catherine. Elle ne parlait que de son amour russe, de la datcha russe qu'elle habitait, de ses chaussures russes, de ses fleurs russes dans son jardin russe, au point d'en être ridicule aux yeux de Liza. « *Toutefois, ma collègue avait sûrement raison. Nous avions assujetti toutes les minorités, y compris le peuple de Tchétchénie-Ingushskaya, sans souci de leurs sentiments, leurs envies, leurs langues et traditions ; ces étrangers devaient nous accepter et nous imiter pour vivre en paix. Nous les considérions comme des races inférieures. Pour les Slaves, ne pas aimer les autres est un tic, une chose machinale, instinctive comme de prendre son repas. Et ces montagnards, bien qu'hommes justes et honnêtes, dotés d'un courage admirable, n'échappaient pas à ce dédain.* »

Katerina vivait avec Ivan, son fils adulte, aux ambitions littéraires, bien que paresseux et gâté ; il ne faisait plus rien depuis qu'il avait échoué dans ses études secondaires. À la différence du teint foncé de sa mère, Ivan était blanc de peau. Grand, blond, les cheveux frisés, les

yeux ronds et clairs, il ne sortait pas, n'avait pas d'amis, et passait au lit la plupart de son temps, ce qui ne l'empêchait pas de se sentir supérieur aux autres écrivains, ni d'estimer son livre en gestation supérieur à tout ce qui avait déjà été publié. Quand Liza leur rendait une de ses peu fréquentes visites, il les rejoignait et s'affalait sur le canapé, glissant sur le bord, ne le touchant que du bout des fesses, ses longues jambes allongées devant lui. Il semblait couché sur du vide. Commençaient alors ses vantardises à propos de ses ambitions et ses blâmes de la médiocrité environnante. Persuadé de faire évoluer la société, il semait devant Liza et sa mère une profusion de dictons, parfois si insensés que Liza ne les oublierait jamais : *Si tu ne cherches pas le temps, il ne te trouvera pas ; l'herbe pousse toute seule, mais l'homme doit se nourrir pour grandir ; le ciel est bleu comme l'illusion*. Les yeux de sa mère étaient brillants d'admiration. Il se plantait derrière sa chaise et lui caressait les cheveux en chuchotant : « Моя дорогая мамочка, дорогая мамочка, Ma chère petite maman, chère petite maman ».

Katerina était sans nul doute une femme courageuse : elle avait mis au monde un enfant sans père, ce qui était un énorme péché à l'époque. De son vivant, Lev Nikolaïevitch Tolstoï, qui trouvait que l'émancipation de la femme posait un problème majeur à la Russie, aurait protesté devant ce mauvais exemple. Son fils était à la fois hautain et asservi par sa mère, comme écrasé et endormi. Il énonçait d'une vois doucereuse des vérités définitives : « Il faut s'opposer aux opinions des masses, des autres, il faut avoir son propre point de vue sur toute chose. Là est le courage ! »

Tandis qu'il parlait, ses cheveux valsaient autour de sa tête, découvrant un visage encore juvénile et couvert d'acné.

Lorsque Liza osait le contredire – « Le courage, c'est de pouvoir être d'accord de temps en temps avec les autres ! » –, il se levait et les quittait.

– Je me fais du souci pour Ivan, confia un jour Katerina. Il n'avait, jusqu'à présent, montré aucune curiosité envers qui que ce soit, mais je le sens attiré par une fille de notre voisinage, une Tchétchène qui frappe à notre porte sous n'importe quel prétexte,

demander une tasse de sucre ou un peu de farine pour sa mère qui prépare un gâteau. En fait, elle court après Ivanuchka. C'est une couturière inculte, une paysanne primitive et vilaine, vêtue de façon folklorique et ridicule, sortie des siècles passés. Je ne veux pas ce genre de femme pour mon fils.

– Laisse-le faire son choix, c'est lui qui vivra avec elle. Un jour, il partira et te quittera…

– Il ne me quittera jamais ! coupa sèchement Katerina.

Liza rencontra un jour Ivan dans la rue. Ils firent un bout de chemin ensemble, sans se parler. Les voyant arriver, le visage rond de sa collègue se transforma en tomate prête à éclater. Il s'ensuivit un silence pesant, absurde, que Liza n'interrompit pas. Chaque mot aurait sonné comme une excuse, ce qui aurait été plus dérisoire que la jalousie de sa collègue.

« *Quelque temps après, un soir après mes cours, je me rends chez Katerina pour lui communiquer les résultats des examens de rattrapage. Je la trouve seule à la maison, les yeux mouillés de larmes.*

– Mon fils est parti. Pour toujours…

En me servant du thé, elle me demande de lui expliquer à "ma façon rationnelle" ce départ incompréhensible. Le père d'Ivan, un officier russe, qu'elle n'avait aimé qu'une nuit, ne s'était jamais intéressé à son fils. Il en avait déjà trois d'une autre femme. Soudain, il débarque sans prévenir et, sans même la saluer, se met à hurler : "Où est mon fils ?" Intrigué par ce ramdam, Ivan accourt et reste bouche bée devant ce père qu'il voit pour la première fois. Un silence éloquent s'établit entre eux.

– Leur entente a été immédiate, ainsi que leur amour. Son père m'a expliqué laconiquement qu'il était veuf et que, désormais, il allait s'occuper d'Ivan. Mon fils s'est éclipsé dans sa chambre pour réapparaître avec un sac de voyage. Tous deux sont partis sans se retourner. Je n'ai pu que crier : "Ivan, n'oublie pas ta mère !" C'est aujourd'hui seulement qu'il me fait part, dans une lettre, de son nouveau bonheur, de son amour pour ses frères et sa sœur, comme s'ils avaient toujours vécu ensemble. Il me reproche de l'avoir éloigné de sa vraie famille pendant toutes ces années. Il souhaite que je le paie d'une souffrance infinie.

Katerina se mit à pleurer, je restai muette comme une carpe, incapable de trouver le moindre mot de consolation. Ses cris étaient effrayants. »

Katerina fut mutée ailleurs en Russie et Liza la perdit de vue. Elle ignora toujours si son amie avait revu son fils et si cette histoire avait une suite heureuse.

✷

Les élèves étaient des garçons, obéissants, assoiffés de savoir, et sympathiques, voire touchants. On eût dit une classe de mûres luisantes. À la tombée du jour, leurs yeux brillaient comme des étoiles noires. Peu intéressés par les résultats de leur progéniture, les pères, de robustes mâles aux regards de bœufs, scrutaient Liza avec crainte et méfiance quand ils la croisaient dans la rue. La plupart ressemblaient à Chamil, chef légendaire tchétchène, qui avait capitulé en 1858, abandonnant son pays aux mains de Russes.

L'un de ses élèves, Hamzat, beau garçon au regard intelligent, s'attacha fort à elle et ce fut réciproque. Il avait des problèmes de dyslexie, conséquence d'une émotivité incontrôlable. Après les cours, Liza restait fréquemment en classe pour le faire travailler. Son père venait le rechercher à cheval. Les résultats ne se firent pas attendre. Reconnaissant, le père invita Liza pour le dîner qui chaque soir, pendant le mois de Ramadan, marque la fin du jeûne au coucher du soleil. « Le désir de mon père est un ordre pour nous tous », lui dit son élève, sans aucune explication. Ce père était l'imam d'une mosquée de Groza, où il se rendait en chevauchant son cheval noir. Quand il arrivait à la jeune femme de passer devant cette mosquée, elle s'arrêtait pour écouter le ténor qui chantait la prière. Ce chant lui semblait d'autant plus extraordinaire qu'il est interdit aux musulmans d'utiliser des instruments de musique et un chœur, comme dans les églises orthodoxes.

Elle ne pouvait qu'accepter l'invitation.

« Je ne serais pas surprise de le voir dîner en compagnie de son cheval », pensa-t-elle en sortant.

– *Salam*, *kotkildi,* la salua le père dès qu'il l'aperçut dans l'encadrement de la porte de leur pièce de réception.

– *Salam, saubul,* répondit-elle poliment.

La famille, composée uniquement d'hommes, quatre garçons et l'imam, accueillit Liza comme une princesse. D'emblée, elle trouva le père des plus pittoresque. Il était vêtu comme s'il sortait du roman de Tolstoï situé dans ces parages, ou d'une scène du Bolchoï dans une pièce exotique : un haut turban d'où pendait une *kisti*, pompon autour duquel s'enroulait un ruban blanc, des chaussures en tissu, une cape dans une étoffe noire, bordée de cuir de même couleur et resserrée par une ceinture dans laquelle était passé un *yatagan* qu'il porta pendant tout le repas, le touchant quelquefois comme s'il le caressait. La mère n'était pas là : l'épouse ne prenait jamais les repas avec les hôtes. Seul son statut d'étrangère octroyait à Liza le privilège de dîner avec les hommes. Assis autour d'une table basse et ronde, on mangeait avec les mains dans une posture « asiatique » de méditation, dite aussi « *à la turque* ». « Ce sont les cinq prières quotidiennes qui musclent les hommes et tiennent leurs dos droits comme un point d'exclamation », lui avait dit Katerina. L'imam était peu bavard, et ses fils se turent pendant le repas. Remarquant la curiosité dans le regard de Liza posé discrètement sur ses vêtements, le père lui dit :

– Chaque peuple a ses traditions et ses mœurs, n'est-ce pas ? Personne ne veut être l'esclave d'un autre. Un peuple est comme une femme : plus tu la frappes et veux la posséder brutalement, plus grandit son désir de se libérer. Il ne faut jamais contraindre un peuple, pas plus qu'une femme. Nos traditions diffèrent des vôtres, que nous respectons. Nos femmes s'habillent autrement que vous, et c'est bien ainsi. Nous avons un proverbe : Un chien nourrissait un chamois avec de la viande, alors que le chamois nourrissait le chien avec du foin ; les deux restèrent affamés. Pour la plupart des Russes, je le sais, nous sommes un peuple peu fiable, si ce n'est traître, hésitant entre

la tentation de donner notre âme au diable russe ou de la garder et lutter pour notre liberté. Pour l'instant, nous n'avons pas le choix et nous subissons avec *sabar*, patience et sérénité, nos oppresseurs. On peut s'approprier nos villes, nos terres, nos montagnes, nos chevaux, nous jeter en prison, mais on ne peut pas nous enlever notre liberté de penser. Il est impossible de capturer nos désirs, de s'en emparer. Nous adorons Allah, ainsi que Diala, dieu du Ciel, nous observons tous nos rites, nos traditions, tout en respectant la loi russe. Toutefois, je vous suis reconnaissant pour mon fils. Grâce à vous, il a pris goût à l'instruction et travaille avec plaisir. Je n'ai absolument rien contre votre langue et votre littérature, bien au contraire. Les nôtres, je me charge de les lui transmettre.

« *Il s'exprimait très calmement. Son visage aux traits réguliers, sans plis, ressemblait à une pierre lisse, polie par le ciseau d'un grand artiste. Hamzat, en revanche, ne cessait de sourire, me fixant amicalement de ses grands yeux. À la fin du dîner, sur ordre de son père, le fils aîné entonna une chanson tchétchène, triste comme toutes les chansons orientales, dans lesquelles le sang et la mort sont omniprésents. Cette célèbre chanson, connue de tous au Caucase, est évoquée par Tolstoï dans son roman "Hadji Murat" :*

La terre de ma tombe séchera,
Mais toi, même toi, mère, tu m'oublieras !
Sur tout le cimetière, l'herbe poussera,
Ton chagrin, père, cette herbe recouvrira.
Elles sécheront, aussi, les larmes de ma sœur,
Tristesse et peine s'envoleront de son cœur…
Tu es froide, mais je suis ton maître, oh, mort,
Le ciel prendra mon âme, et la terre mon corps…

Puis le jeune homme enchaîna un air en russe, qui louait la beauté des femmes tchétchènes et ressemblait à la chanson "Otchi tchornyé", Les yeux noirs… Je m'en souviens et je meurs, oh ! les yeux noirs !… Je ne pense qu'à vous…

Et je songeais, transportée, que le ténor du fils de l'imam montait avec une limpidité semblable à celle des torrents des montagnes tchétchènes, avec la même puissance que le muezzin quand il appelle à la prière… »

Le lendemain, un homme de grande taille s'approcha d'elle.

– Vous, la Russe, vous allez bientôt découvrir ce que sont vraiment les Tchétchènes ! Savez-vous ce que vous préparent ces « amis » à qui vous rendez visite ? Un coup de couteau dans le dos !

– Vous avez raison, c'est déjà fait, me voilà bien morte. Vos mots m'ont tuée ! lui répondit-elle en s'éloignant.

Il n'était pas le seul à la prévenir des dangers qu'elle courait « à être gentille et bonne avec ces sauvages », et à lui conseiller d'être plus méfiante avec « ces rustres que nous tâchons vainement de civiliser ».

✷

La guerre mondiale qui éclata en 1914 ne se ressentit quasi pas à Groza, où la vie continua de se dérouler presque normalement. Au début, les Russes combattirent surtout les Ottomans au sud du pays – Odessa fut bombardée – et ils prirent le dessus, ainsi que sur les Austro-Allemands à l'ouest, que les Européens appelaient « le Front Est ». Mais bientôt, ce fut l'embourbement, le chaos et la menace du désastre, exacerbant la rancœur populaire et sapant ce qu'il subsistait de confiance en l'institution impériale. La famine, le mépris qu'affectait le pouvoir envers le peuple et la chair à canon débouchèrent sur la révolte de février 1917. Celle-ci incita un Lénine pris de court à quitter la Suisse pour rentrer secrètement au pays dans un wagon plombé affrété par le Kaiser dans l'espoir de faire capituler la Russie et d'avoir le champ libre sur le front occidental.

C'est dans le Caucase que Liza apprit l'éclatement de la Révolution d'Octobre après celle de février.

✷

Un jour, elle reçut un télégramme de sa sœur Anna lui demandant de revenir au plus vite s'occuper de leur mère. Elle prit immédiatement le train à destination de Kazan.

Éparpillés sur les quais, nombre de gens attendaient depuis des heures, voire des jours, leurs sacs serrés autour d'eux. Enfin, un train arriva, déjà bondé. Les passagers s'y entassèrent comme des allumettes dans une boîte. Le voyage fut pénible, mais Liza eut la chance d'être assise au bord d'un banc de troisième classe, qu'un homme lui céda. Debout à ses côtés, les yeux clos, il tenait d'une main la barre au-dessus des sièges. Elle leva les yeux du livre qu'elle venait d'ouvrir : un bossu en haillons s'approchait. Avant qu'elle ait pu réagir, il plongea sa main dans une poche du galant homme, en sortit un porte-monnaie, et se fraya rapidement un chemin jusqu'à la porte du wagon. Liza secoua son voisin :

– Un voleur vous a pris votre porte-monnaie !

Le monsieur le chercha du regard, mais il s'était déjà éclipsé.

– Trop tard, malheureusement ! Il serait absurde de courir après ce misérable, impossible de se faufiler parmi tous ces passagers. Ne vous inquiétez pas, il sera très déçu de découvrir qu'il n'y a pas un kopeck dans ce porte-monnaie, seulement quelques lettres. Je cache mon argent ailleurs, ce n'est pas la première fois que ça m'arrive.

Liza se serra davantage contre sa voisine, une paysanne qui tenait sur ses genoux un panier recouvert d'un foulard bariolé, puis elle proposa au monsieur de s'asseoir à ses côtés. Mais il demanda au petit garçon qui somnolait sur les genoux de sa mère, en face d'elle, de lui faire une petite place, ce que l'enfant fit de bonne grâce.

– C'est plus confortable ainsi. Ce qui vient de se passer n'est rien comparé à ce qui m'est arrivé il n'y a pas si longtemps, alors que la paix régnait encore dans notre pays. Je voyageais en première classe. Un homme bien habillé entra dans mon compartiment, s'assit en face de moi, et me conta de long en large les aléas de sa vie de médecin, m'obligeant à poser mon livre sur mes genoux pour l'écouter. À la station suivante, il se leva, mit son chapeau, prit sa valise posée au-dessus de mon siège, me salua et sortit. Je le vis sur

le quai s'éloigner d'un pas rapide. Heureux de me retrouver seul, je repris ma lecture, et ne levai plus les yeux de mon livre avant Kazan. Mais au moment de sortir, je découvris que ma valise n'était plus au-dessus de mon siège. L'escroc l'avait emportée.

Des visions d'Apocalypse l'attendaient à Kazan. Aux premiers jours de la Révolution, la ville était tombée aux mains du Soviet local dirigé par les Bolcheviks, mais des combats sporadiques se déroulaient encore entre Rouges et Blancs. Des cadavres jonchaient les rues. Tout le pays sentait la mort. Liza avait le sentiment que la ville n'était plus qu'un immense charnier. En se dirigeant vers la maison, elle assista à une scène horrible où plusieurs Blancs « plumaient » une jeune femme comme une poule. Ils étaient agglutinés autour d'elle, pantalon baissé, à moitié nus. Quand un groupe de Rouges surgit d'un coin de rue, ils déguerpirent tant bien que mal. Liza pensa que les nouveaux arrivants allaient se ruer à leur poursuite. Tapie dans l'encoignure d'une porte, elle regarda avec angoisse et horreur la jeune femme pantelante, qui implorait du secours. Ses vêtements chiffonnés, foulés par les bottes des agresseurs, étaient éparpillés dans la rue. La découvrant ainsi nue et déjà violentée, les Bolcheviks oublièrent les tzaristes et se jetèrent sur elle tels des vautours. Ils se repurent de ce jeune corps et ne le laissèrent qu'agonisant. Liza profita de ce qu'ils étaient accaparés par leurs basses œuvres pour se sauver et rentrer chez elle par un chemin détourné.

« *Un chaos incroyable régnait dans tout le pays, coupé en deux, aussi bien moralement que physiquement. Il en était de même au sein de ma famille. Mes frères et sœurs se partageaient entre Blancs – pour le Tzar – et Rouges – pour Lénine. Qui plus est, dès le début de la Révolution, l'un de mes frères, Kolia, devenu bolchevik, avait dénoncé notre mère et les Rouges avaient confisqué nos biens. Il semble qu'en règle générale les sœurs ne portent pas plainte contre leurs frères, qui, eux, sans scrupule, entament régulièrement des procès contre leurs sœurs et leur mère. Je*

l'appris de la femme d'un avocat, qui me conseilla d'être vigilante au sein de ma propre famille. »

De toute façon, il ne fait aucun doute que les Bolcheviks les auraient dépouillés même sans la « générosité » du frère. Dans la maison de Kazan, ils installèrent plusieurs familles de paysans et ne laissèrent qu'une chambre à sa mère.

De quel côté se serait situé son père s'il avait été en vie ? La question obséda Liza jusqu'à son dernier jour. Et de quel côté se serait situé le *graff* ? Elle était convaincue qu'ils n'auraient pu adhérer aux *zlié-doukhi*, ces génies du mal, ni à tous ceux qui font couler le sang. Durant la guerre russo-japonaise, Tolstoï répétait qu'il n'était ni pour la Russie ni pour le Japon : « Je suis pour les travailleurs des deux pays, trompés par leurs gouvernements et obligés de faire une guerre contraire à leurs intérêts, contre leur conscience et leur religion ». En 1905, il avait dénoncé « le dimanche sanglant » et, en février de la même année, il avait qualifié de terroristes les assassins du Grand-Duc Serge à Moscou.

Comme ce grand écrivain, Liza était horrifiée par les violences et les assassinats, d'où qu'ils viennent. Si elle aussi était pour le bonheur du peuple russe et de ses paysans, elle estimait qu'ils avaient mille fois plus de raisons d'être affligés de la Révolution que de s'en réjouir : « *Pourquoi l'espèce humaine lève-t-elle la main contre elle-même ? Pourquoi les gens sont-ils si mauvais les uns envers les autres ? Est-ce parce qu'ils souffrent ?* »

Sa mère était enfermée dans sa petite chambre. Elle y passait toutes ses journées, encore plus pâle et silencieuse qu'avant. C'était elle maintenant qui préparait les repas de ses paysans.

Épuisée, angoissée, incapable de se reposer même la nuit, Liza attendit plus d'une semaine l'arrivée promise d'Anna. Elle ne faisait que servir la kacha à leurs moujiks et à ceux d'autres propriétaires terriens qu'on avait installés chez eux. Vautrés à même le sol dans toutes les pièces, ils attendaient quelque miracle, se levant juste pour soulager leurs besoins naturels. Lorsqu'ils sortaient, l'endroit restait

nauséabond. À l'instar de toute bonne femme d'intérieur, la mère de Liza possédait des réserves de savon et de nourriture, essentiellement des grains de sarrasin pour la kacha, mais elles étaient presque épuisées. Tout se passait selon le dicton : on ne perd pas grand-chose lorsque brûle la maison du propriétaire. Quand Liza leur servait la kacha, ces moujiks éructaient : « Сволочи буржуй! проклеты богатых, *Svolotchi burjoui, prokliati bogatih* : Sales bourgeois ! Maudits riches ! Vous payerez cher votre exploitation de l'homme par l'homme ! »

« *En réalité, ces pauvres gens ne faisaient que suivre les instructions de Moscou et répéter les slogans lancés par Lénine, désormais le maître de cette ville. C'était à notre tour de travailler, au leur de se reposer. Ils étaient sans armes et ne menaçaient pas nos vies, ce qui, dans les malheurs qui nous frappaient, était un immense cadeau de leur part, en un temps où la sauvagerie ne connaissait plus de bornes. De temps en temps, le secrétaire du conseil révolutionnaire passait "vérifier si tout allait bien", généralement accompagné de camarades importants. La plupart des femmes bolcheviques, encore plus redoutables que les hommes, étaient rondes, moustachues, bourrues. De vrais hommes en jupes.* »

Les jours s'enchaînaient, identiques en noirceur. Pourtant, des voix s'élevaient : « Il faut faire comme si la vie continuait ». Elle regardait ce monde, presque irréel, qui l'environnait ; c'était comme dans un livre : « *Ça dure toute une nuit, à brûler le village ; à la fin, on dirait une fleur énorme, puis rien qu'un bouton, puis plus rien. Quand on n'a pas d'imagination, mourir c'est peu de chose. Mais qui, au nom de l'humain, a signé ce contrat avec la mort ?* »

Anna arriva enfin. Elle apportait des nouvelles de leurs deux sœurs, et surtout de Tatiana, mais ne savait rien de leurs frères. L'histoire de Tatiana, qu'elle appelait Tania, aggrava leur sentiment de mal-être. Mariée de longue date à un noble, elle s'était éprise d'un « travailleur de choc », un de ces terroristes primitifs, anciens moujiks, ouvriers sans formation ni travail, devenus bolcheviks.

Tatiana attendait un enfant, sans savoir lequel des deux en était le père, sans doute son amant.

– J'ai tenté de la persuader de vivre tranquille avec son mari, elle ne voulait rien entendre, pas plus que de se débarrasser de cette semence qu'elle portait. Notre sœur n'a rien révélé à son mari et n'a aucune intention de le faire. Elle a décidé de garder l'enfant et de l'élever au sein de sa famille.

« *Son mari me faisait penser au vieux Karénine. Rien d'étonnant, c'était un homme riche et âgé, mais banal, comme tant de Russes auxquels des jeunes filles de bonne famille se liaient par intérêt. À l'époque, nul ne pouvait prévoir la suite des événements, mais Tatiana pensait comme tout le monde qu'il était plus commode pour une femme sans emploi de rester auprès de son haut fonctionnaire de l'Empire malgré son amour fou pour un paysan.* »

– Comment pourra-t-elle vivre dans le mensonge ?

– Je lui ai posé la question, elle m'a froidement répondu que seule la mère de l'enfant détient la vérité : « Il faut vénérer la maternité, le père n'est que le fruit du hasard ».

– C'est une philosophie juive.

– Je le lui ai aussi dit.

– Comment fera-t-elle quand l'enfant grandira ? Et s'il ne ressemblait à personne de notre famille, seulement à son père biologique ? Imagine que le vrai père débarque et que la ressemblance soit évidente…

– Il n'y a que toi et moi qui soyons au courant, mais je ne cesserai jamais de craindre cette éventualité. Chaque fois que je verrai son mari, je serai gênée et me sentirai coupable de porter un tel secret. Ce qui n'a pas l'air d'être le cas de notre sœur.

– Elle est obsédée par le désir de son amant, sa fièvre amoureuse la protège. Mais si elle se réveille de cette passion, sa situation deviendra dramatique.

– Peut-être pas. Elle est si différente de nous, je la crois tout simplement dépourvue de conscience morale, bonne ou mauvaise. Elle est flegmatique. Quand je me suis écriée : « Tu ne peux pas garder cet

enfant!», elle m'a répondu sans sourciller : « Mais si! Je le garderai! C'est tout ce que je désire. La vie est bien trop courte!»

« *Le plus inacceptable pour moi était que cet enfant serait élevé dans le mensonge. Mon éthique, à laquelle je tenais plus qu'à tout, allait être entachée de ce pesant secret. À cela s'ajouterait une lancinante torture d'ordre moral : valait-il mieux pour l'enfant de notre sœur qu'il sût ou non la vérité? Si un jour il apprenait que sa mère lui avait menti, ce serait une tragédie qui provoquerait chez lui une double souffrance : celle de n'être pas l'enfant de son père et celle d'avoir une mère indigne.* »

Elle était persuadée que les enfants ne comprennent jamais les passions extra-conjugales de leurs parents et supportent mieux leurs mésententes, si pénibles soient-elles, qu'une séparation. « Je dois lui parler, dit-elle à Anna, la convaincre de se débarrasser de l'enfant, ou alors de quitter son mari et de vivre sa folle passion avec son plouc.

– À mon avis, ce sera en vain. »

Liza nota l'adresse du domaine où Tatiana s'était réfugiée avec son mari et sa petite fille pour fuir la Révolution. Tous ces événements ne l'incitaient pas à elle-même avoir un jour des enfants. Bien que de deux ans sa cadette, Tatiana avait été plus rapide à fonder une famille, puis à la détruire.

✷

À nouveau, il fallut se battre pour monter dans le train. Quand il s'ébranla enfin, Liza écouta, debout, le sifflement de la locomotive à intervalles presque réguliers. Elle observait au travers des fenêtres crasseuses des contrées envahies de fumée noire. Le train soupirait, bondissait, se balançait, s'arrêtait souvent au milieu de nulle part, sans raison apparente. Des balles sifflaient. Des niquedouilles parcouraient les wagons, confisquant aux passagers tout ce qui leur tombait sous la main. Pressé contre elle, un homme dit à un autre : « Tout à l'heure, un bandit a ouvert la porte du wagon voisin et a jeté dehors, alors que le train roulait, deux voyageurs qui ne